

Nantes Sud entre mémoire et histoire



Bulletin n°6 / janvier 2012

Exemplaire gratuit



Edito

L'année 2011 a été riche en rencontres pour le groupe mémoire. A l'occasion de Jardin'Jazz nous avons proposé une promenade-lecture dans le quartier. Nous avons également parlé avec les CM2 de l'école Ledru-Rollin de l'histoire des transports dans leur quartier et rencontré les anciens de l'EHPAD Pirmil pour les aider à choisir le nom de leur future maison. Comme d'habitude, nous étions présents au Forum des Associations. En novembre nous avons exposé quelques photos pour le 110^{ème} anniversaire de l'Association Bonne Garde.

Dans ce bulletin nous nous tournons vers le passé commerçant de la rue Saint-Jacques à travers quelques récits, bien conscients qu'il reste beaucoup de témoignages à recueillir.



SOMMAIRE

- La rue Saint-Jacques, un lieu de passage et d'échanges p.03
- Le tramway p.06
- Les commerces de la rue Saint-Jacques Souvenirs d'enfance, souvenirs de commerçants p.09
- Une dynastie de coiffeurs : la famille Mary p.12
- Le café de ma mère p.17

Conception et réalisation : Groupe Mémoire Nantes Sud et Archives municipales de Nantes.

Comité de rédaction : Lucette Piveteau, Annie Héraud, Robert Laly, Christian Logeais, Jeannine Lévêque (Groupe Mémoire), Nathalie Barré (Archives municipales de Nantes)

Maquette et mise en page : Archives municipales de Nantes.

Crédits photographiques : Archives municipales de Nantes et collections particulières.

Recherches documentaires : Archives municipales de Nantes.

Remerciements à l'ensemble des personnes interviewées.

Groupe Mémoire Nantes Sud : Equipe de Quartier 2 Route de Clisson 44000 Nantes T. 02.28.00.00.60.

Publié par les Archives municipales de Nantes 1 rue d'Enfer 44000 Nantes T. 02.40.41.95.85 / janvier 2012



LA RUE SAINT-JACQUES,

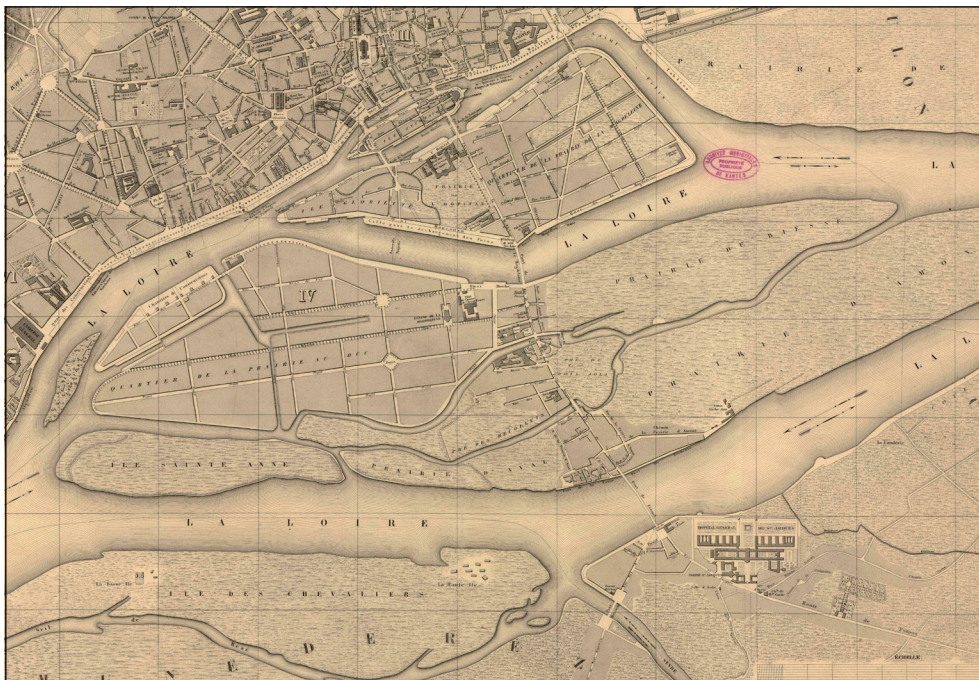
lieu de passage et d'échanges



Bastion avancé de Nantes sur la rive sud, seule porte de sortie en direction du Poitou et seule porte d'entrée reliée aux murailles de la rive nord par une suite quasi ininterrompue de ponts prenant appui sur les îles successives, le quartier Nantes sud est né à la confluence de la Loire et de la Sèvre et devient la porte d'entrée de la ville lors de la construction du pont de Pirmil. Ce pont, le plus ancien de Nantes, construit sans doute entre le 10^{ème} et le 11^{ème} siècle, est le premier jalon de la ligne des ponts qui assure le franchissement du fleuve et qui permet dès le 12^{ème} siècle une liaison permanente entre le nord et le sud, entre la Bretagne et le Poitou.



La rue Saint-Jacques au début du 20^{ème} siècle / © collection particulière



Plan de Nantes, 1849 par Louis Amouroux, architecte

Dès le Moyen-Âge, le faubourg de Saint-Jacques (ou hameau de Pirmil) apparaît sur la rive sud avec les premières habitations s'étirant le long des routes de Poitiers et de la Rochelle. Véritable nœud d'échanges, la rue Saint-Jacques brasse hommes et marchandises. Les marchands poitevins et vendéens empruntent ce point de passage sur la Loire pour venir commercer à Nantes.

Au 18^{ème} siècle, cette voie était également dénommée chemin du Haut Poitou ou rue de Pirmil. Le vocable de Saint-Jacques a par la suite prévalu et semble dériver du temps des pèlerinages médiévaux à Saint-Jacques de Compostelle puisque par Pirmil passait le chemin

permettant d'aller de la Bretagne vers le sud. Ce chemin était jalonné de nombreuses aumôneries et de léproseries. A la traversée de la Loire, les voyageurs et pèlerins trouvaient sur leur chemin la chapelle Sainte-Madeleine, l'aumônerie de Toussaints et le prieuré Saint-Jacques. Ce dernier fut édifié entre le 11^{ème} et le 12^{ème} siècle. L'église Saint-Jacques en constituait la chapelle. En 1664, la congrégation de Saint-Maur s'y établit rejointe au milieu du 18^{ème} siècle par les bénédictins de l'abbaye de Blanche Couronne. A la Révolution, la communauté est dispersée et le prieuré abrita à partir de 1831, l'hospice pour vieillards, aliénés, orphelins et sourds-muets.

A l'époque Moderne, le faubourg Saint-Jacques était le siège de quatre confréries importantes : celle des Cordonniers, des Tisserands, de la Sainte-Trinité et de Notre-Dame de Vie. Les moines avaient attiré autour d'eux un nombre considérable d'ouvriers par suite des avantages qu'ils leur conféraient et la rue actuelle de Saint-Jacques était au 18^{ème} siècle presque uniquement habitée par des tisserands.

Au cours de la première moitié du 19^{ème} siècle, la rue Saint-Jacques est élargie et de nombreuses habitations sont frappées d'alignement. Ces travaux révèlent une rue bordée de nombreuses maisons vétustes. Entrée de ville, la vocation commerciale de la rue s'affirme progressivement au cours de ce siècle, favorisée par l'implantation des bureaux d'octroi.

L'OCTROI

L'octroi était une taxe perçue sur certaines marchandises avant leur entrée en ville. Cet impôt institué dès le 13^{ème} siècle en France avait été supprimé dès le début de la Révolution comme symbole de la féodalité mais il fut rapidement rétabli pour faire face aux dépenses municipales. L'octroi constituait en effet une des principales ressources des budgets municipaux et son produit servait à alimenter les hôpitaux et des bureaux de bienfaisance. Assez impopulaire malgré sa finalité sociale, l'octroi est abandonné, dans son principe, en 1897 mais cet abandon se fait très lentement faute de trouver des

ressources de remplacement. Ce n'est qu'en 1948 qu'il est totalement abandonné puisqu'après la Seconde Guerre Mondiale, les systèmes de protection sociale sont complètement réorganisés avec la création de la sécurité sociale.

Les taxes étaient perçues à l'entrée des villes par des factionnaires de garde dans les maisonnettes de l'octroi ou « barrières » situées sur chaque grande route. En 1812, deux bureaux destinés aux déclarations et recettes sont établis dans le quartier sud de Nantes : un à Pont-Rousseau et l'autre dans le faubourg Saint-Jacques. En 1938, les marchandises doivent être déclarées dans l'un des quatre bureaux situés place de la Rochelle, route de Vertou, route de Clisson et place Pirmil.



L'octroi et le commissariat à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la Côte Saint-Sébastien / © collection particulière



LE TRAMWAY

Au 19^{ème} siècle, le développement industriel et urbain impose un mode de transport collectif dans les villes afin de répondre aux besoins en déplacements devenus de plus en plus nombreux du fait de l'éloignement entre les lieux de résidence et d'activité. Pour faire face à cette demande, Nantes joue les pionnières en matière de transport en commun.



Le tramway à l'entrée de la rue Saint-Jacques au début du 20^{ème} siècle / © collection particulière

Lorsque le 26 janvier 1958, les Nantais fêtent la fin du tramway, c'est avec un peu plus de quatre-vingt ans de leur histoire qu'ils rompent. C'est en effet le 7 novembre 1876 que le conseil municipal autorise Louis Mékarski, inventeur du procédé des moteurs à air comprimé et dirigeant de la Société générale des moteurs à air comprimé, à exploiter une ligne de tramway le long des quais de la Loire, entre le pont de Toutes-Aides et la gare d'eau de la Grenouillère à Chantenay. La Compagnie des Tramways de Nantes est alors créée. Cette première ligne du réseau nantais, inaugurée le 12 février 1879, est également la première en France à utiliser la traction mécanique à air comprimé. Ce procédé est utilisé pendant une trentaine d'années et en 1911, le maire Paul Bellamy décide l'électrification du réseau. Les premiers tramways électriques circulent à partir de 1913.

Dès la mise en place des premiers omnibus, le sud de Nantes est desservi par la ligne des Ponts ouverte en 1826 qui relie le pont de la Poissonnerie au pont de Pirmil. Les habitants doivent cependant attendre soixante-quatre ans l'arrivée du premier tramway dans le quartier puisque c'est en 1890 que la ligne reliant la place du Commerce à la place Pirmil entre en service.

Toutefois, cette nouvelle ligne ne correspond pas aux vœux que les propriétaires, commerçants, industriels et jardiniers du quartier avaient formulés dans une pétition adressée au maire en 1883. Cette dernière vantait les mérites de la généralisation du réseau sur l'ensemble du territoire et les arguments déployés par les pétitionnaires nous livrent un portrait économique et social du quartier à la fin du 19^{ème} siècle : **« Les soussignés formulent le vœu que la ville de Nantes (...) arrive à l'installation prompte et définitive du réseau général des tramways si longtemps attendue, si vivement désirée. La ville y trouvera d'innombrables et avantageuses compensations saisies par tous les esprits pratiques et qui ont le sens des affaires. Est-il douteux en effet que de rapides et incessantes**

communications ne facilitent les transactions de toutes natures, les installations nouvelles d'industries, les créations d'usines (...). Il faut bien vite accepter les tramways, il faut aussi que tous les quartiers de la ville soient également bien desservis (...), que tous ceux qui subissent les mêmes charges, au même titre, doivent jouir des mêmes avantages. En conséquence, les soussignés, habitants des quartiers Saint-Jacques, route de Clisson, Sèvres, la Gilarderie, Lion d'Or, Douet, demandent l'installation aussi rapide que possible de toutes les lignes de tramways et en ce qui concerne spécialement la ligne des Ponts que le dit service se fasse jusqu'aux limites de l'octroi, que par conséquent cette ligne ait son terminus sur la route de Clisson à l'embranchement du chemin de la Ripossière et, s'il est possible, que cette ligne soit prolongée jusqu'au Lion d'Or, même route.

(...) La Compagnie de tramways a tout à gagner à ce parcours et non point à celui qui s'arrêterait en haut ou en bas du pont de Pirmil, il pourra desservir utilement le grand établissement de l'Hospice général de Saint-Jacques ainsi que l'établissement départemental des sourds et muets, situé chemin de Vertou, l'usine à gaz qui va se construire route de Clisson, les différents établissements de salaisons, de conserves établis sur cette route et à Beautour. Cette ligne pourra encore servir utilement à la population si nombreuse des ouvriers de toutes sortes d'usines des Ponts, lesquels habitent presque tous la banlieue, ainsi qu'à celle non moins intéressante des blanchisseurs établis sur les rives de la Sèvre. Bon nombre d'entre ces derniers, dit-on, seraient disposés à modifier leur mode de transport du linge si une compagnie mettait suivant leurs besoins, des wagons à leur disposition ».

En 1897, la ligne de la route de Rennes, ouverte en 1887, est raccordée à la ligne des Ponts et prolongée jusqu'à Pont-Rousseau. Les vœux formulés par les

pétitionnaires ne sont exaucés qu'à partir de 1900 lorsque la ligne reliant la route de Vannes à la route de Clisson est ouverte. Cette dernière dessert le quartier jusqu'au chemin de Bonne Garde. Cinq années plus tard, cette ligne est prolongée jusqu'au Lion d'Or tandis qu'une nouvelle ligne est ouverte entre la rue Bonne Garde et le village de Sèvres en suivant la rue Ledru-Rollin.

Au début du 20^{ème} siècle donc, trois lignes desservent le quartier : la ligne F reliant le pont de la Poissonnerie à Bonne Garde, la ligne L de Bonne Garde au Lion d'Or et la ligne M de Bonne Garde à Sèvres. En 1928, le réseau est amélioré par



le doublement de la voie dans la rue Saint-Jacques et par l'installation d'un triangle de manœuvre au Lion d'Or.

Les besoins en déplacements des habitants du quartier sont alors satisfaits mais rapidement les commerçants de la place Pirmil, de la rue Saint-Jacques et de la rue Dos d'Âne vont remettre en cause l'arrêt Bonne Garde en adressant une pétition au maire en 1907 :

« Les tramways qui partent de l'extrémité de la route de Vannes et circulent sur l'ancienne ligne des Ponts desservent alternativement et à dix minutes d'intervalle le Lion d'Or et le village de Sèvres (...). Il arrive fréquemment que le voyageur qui désire se rendre route de Clisson utilise le tramway qui doit se rendre à Sèvres et vice et versa. Il est alors obligé de descendre à Bonne Garde et d'y attendre pendant dix minutes la voiture qui le rendra à destination. Or, le quartier Bonne Garde n'est guère habité que par des jardiniers ou des petits industriels et, par suite, le stationnement forcé des voyageurs ne peut-être d'aucun profit pour le commerce. Il n'en serait pas de même si les voyageurs avaient la faculté d'attendre à la station de Pirmil le tramway qui doit leur permettre d'achever le voyage. Les habitants du Lion d'Or et de Sèvres pourraient profiter de l'occasion pour faire leurs emplettes chez les nombreux commerçants du quartier, comme il le faisait autrefois avant le prolongement de la ligne. (...) ».

Malgré les arguments invoqués, les pétitionnaires n'obtiennent pas gain de cause et l'embranchement situé à Bonne Garde est maintenu jusqu'à l'abandon, en 1952, des lignes qui desservent le sud. Touchée par les bombardements, la ligne des Ponts est en effet abandonnée au profit des bus.

Remis en service à partir de la veille des fêtes de Noël 1984, le tramway réapparaît dans le quartier sud en 1992 lors du lancement de la deuxième ligne Orvault-Pirmil.

LES COMMERCE DE LA RUE SAINT-JACQUES



Souvenirs d'enfance, souvenirs de commerçants...

P principal axe urbanisé du quartier jusqu'aux années 30, au milieu des tenues maraîchères, la rue Saint-Jacques constitue avec la rue Dos d'âne et la place Pirmil la principale artère commerçante du quartier. Cette activité caractérise encore aujourd'hui la rue.

« La plupart des magasins se trouvaient autour de la place Pirmil et le Lion d'Or. Gamins, on achetait des amorces, des bouchons chez Briand, l'épicerie en face de l'église Saint-Jacques et quand on entendait le tram venir, on mettait des bouchons pour que le tram fasse : « pan ! pan ! pan ! ». Ce n'était pas dangereux. Il écrasait les bouchons et on était content, ça faisait du boucan ! Je me souviens aussi de l'épicerie de madame Briand, notre préférée, qui vendait des bonbons et des cachous. J'en ai même acheté des fois que je n'aurais pas dû acheter parce que j'avais une pièce pour donner à mon maître d'école pour la Saint - Etienne et en passant devant la boutique, j'ai acheté des cachous ! » (Lucien)

« Il y avait quelques graineteries autour de Nantes. La nôtre, route de Clisson, datait d'avant 1900, à l'époque de mes arrière-grands-parents. On était sur le passage, sur un bon passage même !... Il y avait un forgeron au Lion d'Or et un autre à Bonne Garde.

Les maraîchers faisaient travailler les forgerons. Les paroires, ils ne venaient pas d'une usine, ils étaient faits sur place. En face de notre graineterie, il y avait la miroiterie Marly. C'était une maison de Bordeaux qui a été là très longtemps mais du temps de ma grand-mère, ça remonte à loin, c'était une salaison. C'était une grande usine. Ils fabriquaient leurs glaces, leurs



La rue Saint-Jacques au début des années 80 / © AMN - 34Fi 110



miroirs et ils doraient. Ils ne faisaient pas que la taille, ils sculptaient les glaces aussi. A la fin, ils faisaient les installations de magasins. Ils avaient une dizaine de voitures-ateliers. Ils partaient toute la semaine, par équipe de deux, dans leur J-9 installer les petits commerces dans tout l'ouest. Tous les hangars (l'îlot qui vient d'être démolì), c'était la miroiterie, sauf à l'extrémité où il y avait l'hôtel-restaurant, la Maison-Rouge, et une pompe à essence. Comme commerces à côté, il y avait également, trois épiceries, un

marchand de chevaux, la carrosserie Richard, un garage et le café des Tonnelles avec le jeu de boules. Il y avait la maison Albert qui faisait du fourrage en gros, une maison très importante et très ancienne. Après, il y avait un petit café où a débuté monsieur Boué, le marchand de vélos du Lion d'Or. Il y avait deux grandes salles, une salle pour le café et une autre salle qui lui servait d'atelier. Plus loin, à la place de la mairie, il y avait l'octroi et sa bascule. » (Charles)

« Mes parents sont arrivés le 1^{er} novembre 1947 après avoir acheté la boucherie et la maison au 132, rue Saint-Jacques. J'ai repris le commerce en 1965. La rue Saint-Jacques était très commerçante. J'avais dans le bas de la rue un concurrent qui était une des cinq plus grosses boucheries de Nantes. Il y avait un tissu commercial important et tout le monde travaillait bien. Dans le bas de la rue, des Espagnols vendaient des fruits et légumes. Il y avait une boulangerie qu'on appelait « petit pain » qui faisait du pain dans un four à bois qui était excellent. J'avoue qu'on était très souvent débordés. Le samedi, heureusement que mon épouse participait. On avait des contacts agréables avec les autres commerçants. On travaillait avec la clientèle de proximité. » (Yves)

« Quand j'étais petite, en passant rue Saint-Jacques, on s'arrêtait toujours à la boulangerie du bas pour y acheter un petit pain au lait. Ce n'était pas de la brioche mais vraiment du pain avec une mie dense et moelleuse, couleur crème et légèrement sucrée. Un vrai régal pour l'enfant que j'étais !

Plus tard, lorsque j'étais à l'école d'infirmière, j'aimais m'y arrêter pour retrouver ce goût d'enfance (ma madeleine de Proust). C'était la spécialité de la boutique. On m'a même dit que lorsqu'on vendait le fond de commerce, on vendait la recette avec ! Il semblerait qu'elle ait disparu. » (Lucette)

En 1994, le tissu commercial de la rue Saint-Jacques est encore dense et les commerçants ne manquent pas une occasion d'afficher leur dynamisme comme en témoigne la fête organisée en 1994 à l'occasion des dix ans de la boutique «Monic-mod'» :

SAINT-JACQUES

Prêt-à-porter à Bonne-Garde



Comme de vraies pros, elles défilent

Soirée sous le signe de la mode au cinéma Bonne Garde. On était venu nombreux pour assister à un défilé de mode prêt à porter, lingerie, organisé par le magasin Monic Mod avec la complicité des commerçants du quartier. Monique Marchais, pour les 10 ans d'existence de son magasin avait choisi de faire partager à ses clients cet événement. Très anxieuse sur la réussite de cette soirée et perspicace quant à la venue du public, elle n'a pas été déçue. Même certains acteurs de la revue Bonne Garde étaient venus lui prêter main forte.

Dans les coulisses, tout le monde s'activait, mannequins pour un soir, elles étaient toutes prêtes à affronter le public. La bijouterie Tampreau avait sorti ses plus « beaux diamants » le salon de coiffure Mary « ses bigoudis » l'institut Valérie « ses crèmes », et Espace Vision « ses lunettes de stars », le tout dans un décor fleuri par les « Fleurs Guillaume et Nantes Fleurs ».

Et le défilé pouvait commencer. Et Claudia Schiffer n'a plus qu'à se tenir tranquille, car ce soir là à Bonne Garde, les mannequins étaient splendides et bénévoles.



« UNE DYNASTIE DE COIFFEURS : LA FAMILLE MARY »

Depuis 122 ans, pas moins de cinq générations se sont succédées sans interruption dans le salon de coiffure «Mary». Cette longévité en fait le commerce le plus ancien de la rue Saint-Jacques et du quartier Nantes Sud. Xavier Mary nous raconte comment et pourquoi «le shampooing coule dans les veines de la famille» depuis plus d'un siècle !

« C'est mon arrière-arrière-grand-père qui a ouvert le salon au 130 rue Saint-Jacques en 1880. Il arrivait de Vallet. Donc, comme génération, il y a eu :

- L'arrière-arrière-grand-père, Emile Mary*
- L'arrière-grand-père, Emile Mary junior*
- Le grand-père, Emile Mary aussi, tant qu'à faire, on gardait toujours le même prénom. Lui est né en 1905 et il a dû reprendre le salon en 1935.*
- Mon père, Jean-Pierre Mary a pris le salon en 1969 quand mon grand-père a arrêté. Ma mère est venue en 1968 comme salariée et elle a épousé le fils du patron.*
- Et moi, Xavier Mary, cinquième génération de coiffeur. Je suis né en 1970 dans le bac à shampooing, enfin presque. J'ai commencé à travailler là après mes examens en 1992. Voilà !*

Dans le vieux salon du temps de l'arrière-grand-père et du grand-père, les dames rentraient par le couloir. Il y avait des boxs derrière, chacune dans son box et

les hommes devant. A l'époque on ne mélangeait pas. Les dames étaient d'un côté et les hommes de l'autre. J'ai des clientes qui me disent qu'elles s'en souviennent très bien. Mon arrière-grand-mère coiffait les dames. Il paraît que c'était une championne du fer à friser et ses ondulations, ça tenait ! C'est vrai c'est ce que me disent les clientes. Elle faisait des indéfrisables et ça tenait ! Aujourd'hui, on n'est plus coiffé pareil. Les cheveux sont coupés beaucoup plus souvent quand même. Ça change. Chez nous, les femmes ont toujours travaillé dans la coiffure. Il y avait ma mère, ça c'est sûr, et mon arrière grand-mère. Quant à ma grand-mère, c'était la femme du patron. Elle n'est pas morte avec le fer à friser dans les mains mais elle a tenu le salon.

Ma tante m'a raconté, que quand elle était jeune, tous les dimanches matins, il y avait un service de barbier. Elle appliquait la mousse aux hommes qui étaient alignés pendant que les dames étaient à la messe. Ils venaient se faire raser, ils avaient un coupon d'abonnement et après ils allaient au café. Ça, c'était entre les deux guerres. Peut-être qu'ils venaient aussi en semaine.



Le salon de coiffure au début du 20ème siècle / © collection particulière

Il y a eu plusieurs vitrines en bois. Dans les années 60, la vitrine était en marbre et maintenant elle est en PVC et alu. Elle a été refaite en 1980, j'avais dix ans. Moi j'ai refait l'intérieur parce que je me suis dit un jour : « C'est pas possible, faut que ça pète un peu ».

J'ai vécu rue Saint-Jacques dans l'appartement au dessus du salon. Je rentrais de l'école, je passais le balai et pour me faire des pourboires je défaisais les mises en plis. Quand j'ai eu l'âge, j'ai fait les shampooings, on me donnait 5 francs et j'étais content.

Je suis allé à l'école maternelle Sarah Bernhardt. Je coiffais jusqu'à très peu de temps la sœur de ma première maîtresse d'école. J'ai coiffé aussi l'assistante de la directrice de l'école maternelle et elle me disait : « quand je te courais après dans la cour de récréation je ne pensais pas qu'un jour tu ferais ma mise en plis. » Ce sont des anecdotes, c'est la vie.

J'ai des clientes qui ont connu mes parents et heureusement celles-là, je les ai gardées. C'est pas très

vieux. Pas mal de clientes ont connu mon grand-père, certaines ont été coiffées en communiant ou en mariée par mon arrière grand-père. Par contre pour mon arrière-arrière-grand-père il n'y a plus personne, sauf le grand-père Mesnil qui a laissé un témoignage dans le livre d'or.

Moi, j'ai la chance de coiffer les filles, les petites filles, les sœurs, les belles sœurs de certaines familles du quartier ou d'ailleurs. C'est bien parce que l'on se connaît. On partage les mariages, les baptêmes, les fêtes de famille, régulièrement dans l'année des choses banales et, malheureusement aussi, les maladies, les décès. Oui, voilà. Quand il y a une disparition, on est prévenu, pas tout le temps mais très souvent. J'ai une cliente qui a malheureusement assisté au décès de mon père. Elle avait rendez-vous ce matin-là. Elle est quand même allée se faire coiffer pour son enterrement parce que a-t-elle dit : « Monsieur Mary ne m'a jamais vu mal coiffée ! ». Et quand elle-même est décédée, les enfants nous ont prévenus.



Le salon de coiffure au début du 20ème siècle / © collection particulière



Le salon de coiffure au début des années 50 / © collection particulière



Le salon de coiffure au début des années 60 / © collection particulière

La proximité de l'Institut de la Persagotière et de l'Hôpital Saint-Jacques amène des clients. Parmi eux, une dame, elle était très bavarde. Je ne comprenais rien. Elle parlait fort, forcément elle ne s'entendait pas. Elle était contente de venir. Je coiffe aussi régulièrement des patients de l'hôpital.

C'est marrant parce que la dernière apprentie de mon grand-père est devenue la première salariée de mon père et c'est ma marraine. Ma maman était la salariée de mon grand père et elle a épousé le fils du patron et c'est mon père. Voilà !

Mon parrain et ma marraine sont également coiffeurs, quatre générations avant moi, je baignais dedans. C'est normal que je sois là. Je n'ai pas l'impression de travailler. Je parle. Je fais ce qu'il faut. C'est formidable !» (Xavier)

Il y a des clientes de mes parents et même des nouvelles qui ont quitté le quartier et reviennent toujours comme le témoignent ces extraits du Livre d'Or ouvert le 10 mai 1980 pour les 100 ans du salon.

« Dans les années 20, ma mère venait spécialement à Nantes se faire coiffer au salon Mary, puis elle a quitté la région. Des décennies ont passé et le salon Mary est toujours là. En l'an 2000, en venant habiter le quartier, je l'ai retrouvé moi-même toujours rue Saint-Jacques. L'accueil dont me parlait ma mère est toujours chaleureux. Nos coiffeurs descendants de la lignée Mary sont toujours attentifs à la clientèle. Ils apportent toute leur gentillesse, toute leur compétence aux soins du cheveu. Souhaitons au salon Mary de traverser le 21ème siècle comme il a traversé le 20ème siècle. »

« Depuis presque un demi-siècle, je suis cliente des salons Mary. C'est vous dire que j'y suis « attachée ». Mes cheveux ont changé plusieurs fois de couleurs. Ils sont blancs maintenant. Mais ils retrouvent toujours le même savoir faire et la même gentillesse dans un des derniers magasins « où l'on cause ». Enfin un havre de paix où l'on peut se détendre. C'est appréciable dans la vie trépidante d'aujourd'hui. Je souhaite à Madame Mary et Xavier une bonne continuation et un succès très mérité. Que le nouveau siècle leur amène bonheur et prospérité. »



« LE CAFÉ DE MA MÈRE »

A son retour de la Grande Guerre, le père de Jacques achète un café au n°128 de la rue Saint-Jacques qu'il appelle « Café Richard ». Plus tard, le café sera refait sous l'enseigne « Café Bonne-Garde », avec une devanture toute en mosaïques. Quand il est vendu, il devient une laverie. Jacques fait appel à ses souvenirs d'enfant :

« Après le décès de mon père en 1938, j'avais alors 4 ans, maman a pris sa suite au café, pendant la guerre. Puis un membre de la famille l'a racheté et décidé de faire des travaux. Pendant ce temps, ma mère est allée travailler à l'hôpital Saint-Jacques, 2 ou 3 ans. Par contre en 1945, c'était rouvert, parce que je me souviens qu'à l'Armistice, j'étais là. Pendant les travaux j'étais réfugié à La Gacilly. Puis, ma mère y est restée comme gérante jusqu'en 1949.

Je servais dans le café en revenant de l'école, même s'il y avait les devoirs. Il fallait bien l'aider un petit peu, la mère. Les consommateurs étaient surtout des gens du quartier, une bonne clientèle fidèle. C'était le petit blanc, la chopine. La chopine c'était une bouteille qui faisait 22 cl, elle a disparu je crois. Il y en avait toujours un qui disait « Une chopine à l'homme » ou « une chopine et deux verres ». S'il voyait un copain, il redisait : « Tiens, tu donneras une chopine à l'homme ». Chacun payait sa chopine. Dans la tradition nantaise, c'était ça.

Il y avait ceux qui venaient avant l'embauche. Je revois ce gros bahut des Batignolles qui passait à je ne sais pas quelle heure le matin, énorme, un gros car, un wagon presque, et qui ramassait tous les gens qui allaient travailler aux Batignolles, comme ça a pu se produire aussi pour Château-Bougon. Il y avait un arrêt près de chez nous, et les gars qui attendaient le car pouvaient se prendre un petit blanc ou rouge, une petite gnole ou un rhum avant d'aller bosser.

La clientèle, c'étaient des ouvriers qui allaient bosser, et aussi des commerçants. Les ouvriers des chantiers, c'était bien connu, il y avait suffisamment de bistrots le long de leur trajet. Je me souviens l'avoir entendu. Quand les gars quittaient l'usine, les premiers sortis prenaient les places dans les premiers cafés sur le trajet, boulevard Prairie au Duc. Donc, il y en avait qui n'arrivaient à boire leur premier coup que place de la République. C'était une halte. Les gars étaient en vélo et ils s'arrêtaient jusque chez nous. C'était l'occasion pour les gars avant de se séparer : « Tiens, on prend le dernier avant de se séparer ! ».



Le café Richard au début des années 30 / © collection particulière

Il y avait des retraités aussi qui venaient jouer aux cartes dans la petite salle pour être tranquilles.

Au début de la guerre, il y a eu le passage de soldats britanniques. Je me souviens qu'ils étaient, si on peut dire, « parqués » chez Laheux en 1940. Les salons Laheux avaient été réquisitionnés et ils étaient installés dans la salle de danse. Les lits de camp étaient alignés dans la salle. Ils venaient boire de la bière – c'étaient des Anglais ! Je n'ai pas trop de souvenirs. Je les ai vus, mais à l'époque je n'étais pas trop dans le café, je n'avais que 6 ans environ. Mais comme il y avait ma sœur aînée qui était là..., ils venaient au café.

Les Allemands, j'ai des souvenirs d'eux. Entre parenthèses, le jour où sont arrivés les « colliers de chien », la Gestapo, ils se sont arrêtés devant la chapelle Bonne-Garde au carrefour, un camion à côté, et ils nous ont demandé de fermer les persiennes dans l'après-midi. Ils venaient faire une rafle, très certainement, un contrôle. « Fermez, fermez toutes les persiennes ! ». Entre les fentes, on regardait ce qui se passait. C'était un contrôle et il y en avait quelques-uns qu'ils faisaient monter dans le camion. Et là, pas de bonne humeur les messieurs ! Ils étaient bien connus pour ça !

Tiens, je me souviens d'un habitant de la rue Bonne-Garde. C'était un excellent travailleur, mais de temps en temps il lui prenait une envie d'escapade, en sorte. Il disait : « Je m'en vais voir mes cousines ». Les cousines, alors, c'était nous le premier troquet et ensuite tous les troquets de la rue Saint-Jacques.

Arrivé en bas de la rue, demi-tour et on recommence ! De retour chez nous, le dernier café, il était bien, bien parti... Et là alors « Papier! papier! ». Il était dans un état ! Le soldat allemand l'a contrôlé et puis allez : « Raouste, schnell ! ». Il râlait un peu ! Ils ont vu qu'il était dans un sale état ! Ils l'ont poussé pour qu'il rentre chez lui. Des fois, la rue Bonne Garde n'était pas trop large.... C'était son truc ça. Par contre, après on ne le revoyait pas pendant 15 jours, 3 semaines. C'était une poussée, une neuvaine... Il disait « je m'en vais voir mes cousines ! ».

Je me souviens des boissons pour gamin : la limonade, les sodas. On vendait du Cap Corse, du Byrrhe, Ca se servait beaucoup : Dubon-Dubonnet, Saint-Raphaël, Byrrhe, du Picon-bière aussi. Il y avait souvent ce mélange Picon-cassis. On ne servait pas beaucoup d'apéritif anisé. Mais les gens prenaient beaucoup de digestifs : Triple-sec, Cointreau, Marie-Brizard, Grand-Marnier, ils prenaient ça plutôt le dimanche, ils venaient dans l'après-midi.

Le blanc, c'était en général du muscadet ou du gros plant. Le rosé ne se consommait pas tellement à l'époque. C'était du rouge ou du blanc. Je revois encore écrit sur les glaces : « la chopine, x francs », six francs peut-être. Le muscadet était un peu plus cher.

Il y en avait qui venaient boire le vin nouveau et qui allaient acheter une « Corne » (Fouace) chez Gadel, le boulanger à côté. C'était au mois d'octobre, avant la Toussaint. On mettait une branche de vigne à la porte, alors là tout de suite ça annonçait qu'il y avait du vin nouveau à déguster.»

LES TEMPS CHANGENT...

Ouverture du premier supermarché en 1967

SUMA Saint-Jacques : Jour I

En présence de très nombreuses personnalités locales et régionales de l'Administration et des milieux d'affaires, des fournisseurs, de

aussi rayon de disques, librairie, vêtements... Des centaines sûrement, sans doute des milliers d'articles rangés avec art, présentés

Nantais, les plus hautes responsabilités.

« Il ne faut pas suivre, mais précéder, continuait M. Langlois,

car, comme avait coutume de le dire M. Ernest Toulouse, fondateur du groupe, « ou l'on se modifie, ou l'on se momifie ». Aussi, dans l'intérêt de notre clientèle tout comme dans le nôtre, nous efforçons-nous de maintenir « SUMA » et « MAGASINS J » dans le peloton de tête du commerce alimentaire en adaptant nos structures au mode de vie des consommateurs ».

Enfin, en les conviant à s'approcher du somptueux buffet, M. Langlois remerciait les personnalités « d'avoir bien voulu donner par leur présence tant d'éclat au lancement du Suma Saint-Jacques ».

✱

Le magasin sera ouvert ce matin à 8 h. 30 et cette grande journée d'inauguration sera marquée par la présence du célèbre Roger Lanzac qui animera plusieurs jeux richement dotés. Demain et samedi se sera le tour du fantaisiste Roger Minier.

Enfin, un grand concours est ouvert à tous avec pour premier prix un téléviseur en couleurs !

Un aussi bon départ fait bien augurer du succès du Suma Saint-Jacques.



l'architecte et des entrepreneurs à qui l'on doit cette belle réalisation, était, hier soir, brillamment inauguré le Suma Saint-Jacques.

Tandis que, sur la terrasse, la fanfare Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle donnait l'aubode, les invités étaient accueillis par MM. Yves Langlois, administrateur de la Société des Super-Marchés Doc, représentant la direction du groupe ; Tardy, responsable régional, et Marionneau, directeur du magasin.

Fruits et primeurs, produits laitiers, boucherie et charcuterie, cave, « traiteur », bien sûr mais

avec goût. De la lumière, de la musique, de l'espace...

« Ici, déclarait en substance M. Langlois présentant à ses hôtes le groupe Doc et sa dernière réalisation, la ménagère doit trouver tout autant que facilité, détente et gaieté.

« En créant ce super-marché, le vingt-huitième du nom, le sixième de l'agglomération, le groupe a exprimé sa foi dans l'avenir de Nantes et de sa région, et a aussi réaffirmé sa volonté de décentralisation notamment en confiant à MM. Tardy et Marionneau, deux